

in a long literary tradition. Like Atreus, Seneca seeks to 'surpass' his predecessors in the theatricalizing of Tantalid evils (cf. comments to this effect on the 'metaliterary resonance' of the word *nouus* in Senecan tragedy, *ad* 13-18). The Chorus' rehashing of Tantalus' slaughter of his son, Pelops, with 'impious sword' (144: *gladio ... impio*), paves the way for and rehearses Atreus' perverted sacrificial slaughter of Thyestes' children and its subsequent ramifications (*ad* 144-148, 685-695 *ad locc.*, 765-770, 980-993 *ad locc.*). *Thyestes* is ultimately defined by and memorable for Atreus' horrific deeds reported in Act IV and Thyestes' ignorant consumption in Act V. This is all repulsive, grotesque, but also oddly intoxicating and alluring. N. Carroll, *The Philosophy of Horror: Or, Paradoxes of the Heart*, New York, 1990 dubbed audiences' simultaneous allure and attraction to abuses that provoke horror and enjoyment the 'horror paradox'; viewing horrific images, for Kant (e.g.), can produce disgust (*Ekel*) tied to a seemingly paradoxical experience of 'enjoyment' (*Genuss*; cf. Lacanian / Kristevan *jouissance*; Plat. *Rep.* 439e-440a; Arist. *Poet.* 1448b 10-12, etc.). Boyle's excellent introductory note to Act IV spells-out the similar dynamics at play during the Messenger's speech articulating Atreus' vile slaughter and cooking of Thyestes' sons, and the extratextual / metatheatrical implications of 'viewing' this sort of horror: 'A paradox of the whole act is that the Messenger, as the narrative poet that he is, though appalled by the horror he is encouraged to describe ... seems to get caught up in the rhetoric of his own description, dwelling with evident verbal pleasure on the details of the horror which he decries' (*ad* 623-788). Again, this has ramifications for us: 'The paradoxes of the description are perhaps better seen as mirroring the amalgam of withdrawal and attraction, revulsion and pleasure, felt by that audience (*any* audience) hearing and visualizing Atreus' monstrosities and allowing the "Atreus in themselves" to surface ...' (*ad* 623-788). The more detailed autopsy of the Messenger's speech that follows (*ad locc.*) is gripping, and Boyle in general is excellent on the driving metatheatrical elements at play here and elsewhere (see index III s.v. 'metatheatre'). Boyle has good notes on the sun's disappearance mentioned in the Messenger's speech, and the literary history of this Thyestean motif (*ad* 776) as well as on violence in the play as a reflection of the post-Senecan Neronian court (via 'head-hunting': *ad* 885-1112). Thyestes' excruciating *anagnorisis* unfolds through a string of darkly comedic wordplays and puns, and the play in general is loaded with *paronomasia* (index III s.v. 'wordplay'; 'comedy: black'). Among the brutal verbal games is a play on the idea of consumption as a sort of 'impregnation', and the earlier emasculated Atreus (a consequence of Thyestes' seduction of his wife, Aerope) reverses the situation through his 'filling up' (*implere*, 890, 979) of Thyestes with his brother's own children (e.g. *ad* 890-892, 976-980, 999-1004). This is wicked stuff. There are many more gems within and far too many to single out in this review. Boyle's commentary is, in short, an enormously valuable resource and a treasure-trove for both serious scholars of Roman poetry and those interested in Roman tragedy as an art form in the imperial period.

Andrew M. McCLELLAN.

Christophe BURGEON, *Autour des valeurs romaines : la fides, la pietas et la virtus des guerres puniques à la dynastie flavienne*, Louvain-la-Neuve, EME Éditions, 2017 (L'histoire en mouvement), 21,5 × 13,5 cm, 227 p., fig., 23 €, ISBN 978-2-8066-3617-1.

C. Burgeon, constatant la place qu'occupe dans la littérature latine la « trifonctionnalité vertueuse » de *uirius*, *fides* et *pietas* à partir des récits des guerres puniques, entreprend dans ce livre d'en faire une analyse historico-philologique, prenant en compte son évolution depuis les guerres puniques jusqu'à la dynastie flavienne. Il se donne pour but d'apprécier son importance dans l'histoire et d'étudier les processus de divinisation. À cet effet, il examine successivement chacune des trois vertus retenues. Concernant

fides, il présente les différentes acceptions de la notion et les principaux axes de son champ sémantique : *fides* due sans qu'il y ait eu d'engagement préalable (notamment dans la *deditio*, dans la conduite de la guerre ou dans les rapports des citoyens entre eux), *fides* résultant d'une promesse (foi promise en des circonstances variées et en particulier dans la clientèle, le mariage ou l'hospitalité), *fides* issue d'un serment (*iusiurandum*, *sacramentum*). Il ajoute une étude spécifique sur la *fides* au début de l'Empire et termine sur une analyse de la déesse Fides : origine, temple, culte. Pour la *pietas*, C. Burgeon étudie également ses diverses acceptions et ses diverses applications dans les activités humaines, notamment envers les défunts, envers la famille et envers la patrie. Il s'interroge d'une manière suggestive sur l'évolution du concept dans la période allant de la fin de la République à la mort de Domitien : il observe qu'une grande importance lui est donnée par Auguste, que la notion est en retrait sous Caligula et Néron et qu'elle acquiert à nouveau une place de premier plan sous les Flaviens. Après une partie sur la déesse Pietas, un développement est consacré à des cas de divergence entre *pietas* et *fides*, lorsqu'il fallait choisir entre la loyauté à l'égard de la patrie et le respect de liens familiaux ou dans divers épisodes des guerres civiles. Pour ce qui est de la *uirtus*, C. Burgeon en détermine les différentes acceptions : en tant que « virilité » et « courage », qualités du *uir*, correspondant au grec *andreia* et mentionnée surtout dans le contexte de la défense de la patrie ; en tant qu'*arête* romaine, qualité surtout éthique, revêtant diverses formes d'excellence de comportement et mise en exergue par exemple dans le *Trinummus* de Plaute ; en tant que « courage » et « valeur morale », bien présente chez des auteurs tels que César ou Salluste. L'auteur étudie ensuite diverses applications particulières de la *uirtus* : ainsi dans la pensée stoïcienne, où elle est le souverain bien pour le sage s'efforçant de vivre selon la raison et en demeurant exempt d'affects ; ainsi chez les *homines noui* : traditionnellement, la *uirtus* était surtout prisée dans les milieux aristocratiques, mais les « hommes nouveaux » la revendiquent désormais pour eux et elle leur permet précisément de prétendre à un rôle dirigeant. Une bibliographie et un index des noms propres terminent cet intéressant ouvrage. Gérard FREYBURGER.

Louis CALLEBAT, *Le De architectura de Vitruve*, Paris, Les Belles Lettres, 2017, 21,5 × 15 cm, 458 p., 45 €, ISBN 978-2-251-44691-2.

Ce beau et riche volume rassemble vingt-cinq études publiées par Louis Callebat entre 1974 et 2013, auxquelles s'ajoutent quelques inédits (par exemple le chapitre sur « La théorie des tempéraments dans le *De Architectura* de Vitruve », issu d'un colloque suisse consacré à l'histoire de la médecine). Le plan proposé (Section I : Concepts et Partis ; Section II : Langages) dissimule le fait que la méthode lexicographique chère à l'auteur, qui en est un incontestable et illustre représentant, irrigue l'ensemble des chapitres. Le recueil s'ouvre ainsi sur une fort complète étude du mot « architecte » en grec et en latin ; le mot latin *architecton* est une transcription littérale du grec attestée depuis Plaute jusqu'au IV^e siècle après notre ère (dans l'*Itinerarium Alexandri*). Se trouvent encore éclairés dans diverses études les sens des mots *fabrica* (i. e. « la réalisation d'un but atteint par l'acquisition continue et approfondie d'une expérience ») et *ratiocinatio*. Ce dernier terme apparaît vingt-trois fois dans le *De Architectura*, et cela dès le chapitre 1, 1 ; sa définition est complexe et recouvre différentes opérations intellectuelles de type mathématique. Le lexique de l'hydraulique et de l'hydrologie est également l'objet de plusieurs chapitres entiers (et d'un index spécifique), de même que celui de l'habitat romain (figure ici la fameuse et classique étude de l'auteur sur le texte de Vitruve décrivant la maison romaine). On trouve également en annexe une « étude lexicographique » de ce qu'on appelle « le devis » de Pouzzoles, une longue inscription (une pleine page) découverte en 1537, antérieure d'environ sept décennies au *De Architectura*, et donnant